

ANOUCHKA LABONNE
LA DERNIÈRE PROVINCE

1. LE MANOIR ARCHENIAS



voy'[el]

ANOUCHKA LABONNE

LA DERNIÈRE PROVINCE

1. LE MANOIR ARCHENIAS

Résumé

Depuis que l'empire de Fréane a colonisé la péninsule d'Uria, plus aucun autochtone de cette province ne naît libre. Sao est l'un d'entre eux. Lorsqu'il est vendu aux enchères pour la neuvième fois, il voit sa vie basculer d'une manière inattendue. Finis les travaux pénibles et les hébergements insalubres : au manoir Archenias, Sao goûte à une liberté jusque-là inespérée. Amitiés nouvelles, petits privilèges, son quotidien semble désormais bien éloigné de celui d'un simple esclave de labeur. Même le caractère inquiétant et imprévisible de son maître, qui utilise sa position pour l'humilier au moindre prétexte, ne semble pouvoir lui faire regretter sa vie d'avant. Mais lorsque l'occasion de se battre pour la liberté, la vraie, se présentera à lui, Sao saura-t-il renoncer à ses acquis et surmonter ses peurs pour se joindre à la révolte ?

Couverture de Lisa Pegaz-Blanc

© Éditions Voy'el 2022

Nous nous engageons à vous proposer des livres sans DRM, en échange, merci de ne pas diffuser cet epub sans autorisation de l'auteur ou de l'éditeur.

Le piratage est un fléau pour les éditeurs, surtout les petits, car le numérique permet bien souvent des rentrées d'argent dont nous ne pouvons nous passer. En vous engageant à acheter nos livres légalement, vous nous aidez à vous faire découvrir de nouveaux talents, de nouveaux univers.



Les Éditions Voy'el bénéficient du soutien de Ciclic-Région Centre dans le cadre de l'aide aux entreprises d'édition imprimée ou numérique.



çiclic

AVERTISSEMENTS

Ce roman présente des scènes qui peuvent heurter la sensibilité d'un public non averti.

Ainsi, sont évoqués ou représentés :

- violences physiques, psychologiques et sexuelles
- prostitution notamment de mineurs
- propos et comportements racistes

Merci de votre attention et bonne lecture à toutes et tous !

Le gamin se fraye un chemin entre les passants qui poussent des exclamations choquées. Craignant pour la propreté de leurs vêtements, certains s'écartent sur son passage et s'époussettent en pestant. D'autres secouent la tête d'un air désolé ou fâché. Le gamin, lui, file, une miché de pain aux mûres des marais nichée sous son bras.

Sa tignasse crasseuse lui tombe à demi dans les yeux alors qu'il se précipite dans une nouvelle ruelle.

« Arrête-toi, sale petit rat ! »

Le gosse ne se retourne pas pour regarder qui a crié. Il sait que deux carabiniers le poursuivent. Il sait aussi qu'ils ne tireront pas pour un peu de pain. Mais s'ils parviennent à l'attraper, il est bon pour la maison de redressement.

L'odeur des mûres des marais caramélisées lui chatouille les narines. La faim fait grogner son ventre. Le bruit des bottes derrière lui se fait plus pressant, il accélère.

LE NEUVIÈME ÉCUSSON

Sao releva lentement la tête, mais le deuxième coup de matraque ne tomba pas. Le régisseur était déjà passé à l'inspection d'une autre « marchandise ». Les hommes et les femmes alignés à côté de Sao ne bronchaient pas, peu désireux de connaître le même sort que leur camarade d'infortune. Comme toujours dans ce genre d'enchères, les lots à vendre étaient presque tous des Uriés, comme lui. Des indigènes à la peau cuivrée, aux pommettes saillantes et aux yeux sombres et bridés ; des hommes et des femmes réduits en esclavage par un envahisseur arrivé sur leurs terres plus de cinquante ans auparavant. Comme ses camarades, Sao avait subi avant le début de l'enchère l'habituelle tonte de ses cheveux noir de jais. C'était pour, disait-on, éviter la propagation des parasites et ne pas gêner les esclaves dans leurs travaux. Cela les empêchait surtout de les tresser selon la mode traditionnelle, entrelacés de laines teintées et de perles de bois et d'os. Les hommes et les femmes qui travaillaient sur les plantations de céréales, choisis pour leur carrure robuste, étaient systématiquement soumis à ce traitement. On était souvent plus conciliant avec ceux destinés aux travaux domestiques : après tout, leur apparence physique ne devait pas jurer avec la décoration intérieure.

Juché avec ses camarades sur une estrade, un pagne couvrant ses parties intimes pour tout vêtement, Sao tâchait de garder la tête droite. Regardant loin devant, il attendait le moment où l'acheteur le plus offrant remporterait la mise et le ferait expédier chez lui comme un simple paquet. Ce n'était pas sa première enchère, mais sa petite ruade du début – celle qui lui avait valu un coup de matraque – n'allait pas aider à accélérer la vente. Il savait qu'il devait faire profil bas, se laisser manipuler comme un bovin placide, mais le régisseur l'avait saisi par le cou pour le placer en rang avec les autres esclaves, et Sao n'avait pu retenir un geste instinctif de défense. L'homme à la matraque n'avait pas manqué de le lui faire payer.

Sao s'était pourtant juré qu'il se tiendrait bien. Trop de fois, son tempérament impulsif l'avait conduit sur cette estrade, sous le regard aiguisé des intendants des propriétaires terriens venus compléter leur cheptel de travailleurs indigènes. Témoins de ses nombreux renvois, les écussons tatoués sur son avant-bras, juste sous son matricule, s'étendaient jusqu'au creux de son coude. Chaque nouvelle marque faisait baisser sa valeur ; et s'il pouvait se réjouir de faire perdre leur argent à ceux qui avaient investi dans sa personne, il devait bien constater que chaque nouvelle place était pire que la précédente. Et plus la place était mauvaise, plus Sao avait de raisons de perdre son calme et de commettre une faute et donc d'être revendu. S'il n'était pas acheté par un riche particulier à cette enchère-ci, il était bon pour le chantier public. Il frissonna à cette pensée.

C'était le dernier endroit où un esclave pouvait souhaiter se retrouver : on n'envoyait dans ce service que les plus rétifs d'entre eux, mêlés avec les criminels condamnés aux travaux forcés. Là, esclaves et forçats passaient des journées interminables à creuser, piocher, porter, entasser, pour fournir le matériau des constructions de l'empire. Tout cela pour un seul repas par jour, très peu d'eau, et des conditions de repos à peine humaines. Le plus souvent, les esclaves étaient envoyés au chantier public pour une période limitée avant de regagner leur place sur la propriété de leur maître. Il s'agissait là d'une punition redoutée, et la simple menace d'une semaine de chantier suffisait souvent à calmer les esprits rebelles.

Sao réprima l'envie de cacher son bras derrière son dos. Sous trois de ses écussons, des points avaient été tatoués : un pour chacun de ses passages au chantier. Tenter de les dissimuler ne servait à rien, son pédigrée serait annoncé lorsque viendrait son tour d'être vendu.

Il fallait à tout prix qu'il soit acheté par un particulier. S'il finissait ses jours au chantier, Sao était certain de connaître une mort prématurée et douloureuse. L'espérance de vie des esclaves là-bas était de seulement quelques années tant les accidents y étaient nombreux et les conditions difficiles. Sao espérait vraiment que son écart de conduite au début de l'enchère ne l'avait pas condamné à un tel sort.

Prenant une inspiration discrète, il carra un peu plus les épaules, essayant de se distinguer parmi la petite douzaine d'Uriés qui se tenaient presque nus sur l'estrade. Dans une autre salle, des femmes et des hommes moins solides devaient être vendus pour d'autres tâches : les travaux domestiques, l'artisanat, le plaisir... Les acheteurs qui se pressaient devant Sao et ses compagnons étaient pour la plupart des intendants de domaines agricoles, venus au nom de leurs employeurs pour choisir la main d'œuvre. Lorsque les propriétaires en personne étaient présents, ils n'affichaient que peu d'intérêt pour l'enchère, préférant discuter entre eux en laissant leurs employés gérer le reste. Colons ou descendants de colons fréaniens, ils n'avaient aucun respect pour le peuple que leurs aïeux avaient asservi des décennies plus tôt et s'abaissaient rarement à interagir avec les Uriés. Depuis que la péninsule d'Uria, renommée Province 47 par l'empire de Fréane, avait été colonisée, elle était entre les mains de ces hommes et ces femmes avides de richesse qui avaient quartier libre quant à la façon de traiter les indigènes. Parmi les esclaves, il se murmurait pourtant que dans le reste de l'empire il était interdit de posséder un être humain. Sao n'avait jamais su s'il devait le croire.

« Matricule SO56349 ! » cria soudain le régisseur.

Sans qu'on eût besoin de le lui demander, Sao avança d'un pas sur l'estrade. Le commissaire-priseur récita son texte d'une voix lasse, le même que pour tous les pauvres bougres qui étaient exposés là.

« Le lot suivant est un individu mâle de vingt-sept ans, en excellente santé, ayant servi dans huit exploitations. Excellente acquisition pour la reproduction. Mise à prix, mille frémars. »

Sao eut du mal à retenir une grimace. Mille frémars, c'était très peu. Le prix d'un cheval, tout au plus. Il gonfla le torse et prit un air neutre. Il avait beau exécuter ces enchères, il lui faudrait subir celle-ci encore, et espérer être acheté. Sans quoi, l'administration de la province dédommagerait son précédent propriétaire de huit-cents frémars, et il finirait ses jours au chantier public. Il se jura que si quelqu'un l'achetait, il ne ferait plus de vague. Même s'il lui fallait subir les pires traitements et se taire lorsque ses camarades étaient malmenés ; il ne pouvait plus courir le risque de se faire envoyer au chantier.

Dans la salle, les mains tardaient à se lever pour surenchérir. Certains intendants s'approchaient de Sao pour regarder ses marques : les points et le nombre d'écussons sous son matricule leur tiraient tour à tour une grimace ou un haussement de sourcils sceptique. Malgré tout, sa musculature, légèrement plus imposante que celle de ses compagnons d'infortune, semblait en intéresser quelques-uns. Lorsqu'une première main se leva, sans enthousiasme, Sao laissa échapper un discret soupir de soulagement.

« J'ai mille cent frémars ici, est-ce que j'ai mille deux cents ? »

Les autres acheteurs semblaient indifférents. L'intendant qui avait levé la main, un gros monsieur avec une moustache brune ne paraissait pas s'inquiéter qu'on lui vole son occasion. Au premier rang, une intendante au regard sévère sembla hésiter un instant, puis secoua la tête pour elle-même.

Une autre main se leva enfin. Au fond de la salle, un jeune homme avec un chapeau haut de forme orné de perles et de plumes de paon écoutait avec attention une vieille domestique qui chuchotait dans son oreille.

« Le monsieur avec le beau chapeau dit mille deux cents, est-ce que j'ai plus ? » demanda le commissaire qui sembla retrouver un peu de vigueur.

Le moustachu se renfrogna et leva à nouveau la main.

« Mille trois cents, est-ce qu'on va s'arrêter là ? »

Le jeune homme leva encore la main, en montrant deux doigts.

« Mille cinq cents, est-ce que je vais avoir mille six cents ? »

Le premier acheteur soupira mais ne surenchérit pas. Sao entendit quelqu'un murmurer que c'était beaucoup trop cher payé pour un esclave avec autant d'écussons. Le commissaire-priseur conclut la vente.

« Mille cinq cents une fois, deux fois. Adjudé pour le monsieur avec le chapeau. »

Sao recula d'un pas, permettant à l'esclave suivante de se mettre en avant sur l'estrade. La tête lui tournait légèrement. Il n'irait pas au chantier. Pas cette fois. Il regarda son nouveau maître, essayant de deviner quel genre d'ennuis celui-ci pourrait bien lui causer, mais l'homme au chapeau s'éloignait déjà avec sa domestique.

Lorsque l'enchère fut terminée, on fit descendre les Uriés de l'estrade et chacun fut conduit à son nouveau propriétaire. La vieille domestique vint récupérer Sao et s'occupa de vérifier la paperasse pour son employeur. Elle relut avec attention les informations mentionnées, l'acte de vente et l'historique inscrit près du matricule.

« Huit maisons différentes, dit-elle en le guidant vers la petite porte qui menait au local des tatoueurs. Vous atteignez des records, jeune homme. »

Surpris de se faire adresser la parole ainsi, Sao resta muet. La vieille lui lança un regard agacé. Il se mit à la file et attendit que l'un des trois tatoueurs qui s'activaient sur les esclaves vendus puisse inscrire sa nouvelle marque. Devant lui, Sao reconnut certains de ses camarades de l'estrade, mais il y avait aussi des esclaves destinés à d'autres travaux, identifiables au simple fait qu'ils n'étaient pas vêtus seulement d'un pagne. Parmi eux, quelques hommes et femmes originaires d'autres provinces, les cheveux teints, portaient des tenues suggestives en mousseline presque transparente. L'un d'entre eux, un garçon d'une quinzaine d'années aux cheveux vert foncé, était en train de se faire tatouer dans le creux des reins, comme il était d'usage pour les esclaves de plaisir. Sao réprima une grimace. L'union des corps pratiquée sous la contrainte était un tabou capital pour les Uriés ; celles et ceux qui s'en rendaient coupables faisaient offense aux dieux. Aucun Urié n'aurait pu être contraint à ce type de besogne, préférant la mort à ce déshonneur. Sao détourna les yeux.

Quand son tour arriva, la domestique montra un modèle de l'écusson de sa maison au tatoueur qui l'exécuta avec rapidité et précision ; l'acte était devenu tellement habituel pour Sao qu'il grimaça à peine sous la brûlure de l'aiguille. Il fut ensuite conduit dans une pièce où il récupéra un sac de jute avec quelques effets de toilettes et de quoi se vêtir. Il enfila un pantalon de toile gris foncé, un maillot de corps beige, une veste bleu marine et de grosses chaussures de cuir noir ; les mêmes vêtements distribués à chaque enchère, alors que les effets personnels qu'il pouvait acquérir auprès de ces précédents maîtres étaient toujours confisqués. Un esclave n'avait de toute façon pas besoin de posséder quoi que ce fût.

Lorsqu'il sortit enfin des halles, la vieille s'adressa à lui, les yeux rivés sur les documents de vente.

« Saomara Otehe, dit-elle, c'est ainsi que l'on doit vous appeler ?

— Matricule SO56349, madame, répondit l'intéressé d'une voix monocorde.

— Allons, c'est une petite maison, vous n'aurez pas besoin de ce numéro. Qu'est-ce que ce sera ? Otehe ? Saomara ?

— Sao, pour faire court..., madame, ajouta-t-il en se rappelant que malgré son étonnante familiarité, cette femme restait sa supérieure.

— Très bien, Sao. Vous êtes au service de monsieur Friedhelm Archenias désormais. Sa propriété n'est pas très grande, mais nous avons besoin d'un gars robuste pour entretenir les extérieurs et effectuer des réparations dans le manoir. Vous serez aussi affecté à certaines tâches domestiques, et naturellement vous devrez obéir aux exigences de votre maître, quelles qu'elles soient. J'ai vu à vos vilaines marques que l'obéissance n'est peut-être pas votre point fort. »

Sao baissa les yeux : nier aurait été une forme d'insolence qu'il ne pouvait se permettre. La domestique continua.

« Je suis madame Rouva. Je suis l'intendante du manoir. C'est auprès de moi que vous prendrez vos ordres, à moins que monsieur ne vous ordonne directement, bien entendu.

— Très bien, madame.

— Nous allons prendre la voiture avec monsieur. Savez-vous conduire ?

— Non, madame.

— Eh bien il me faudra vous apprendre. Vous allez vous asseoir près de moi. Monsieur Archenias nous attend. »

Sao n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Apprendre à conduire, lui ? Dans quel but un simple esclave de labeur aurait-il besoin de savoir conduire ?

Il n'eut pas le temps de se poser plus de questions, car déjà madame Rouva s'arrêtait devant une voiture un peu défraîchie dont les nombreux tuyaux d'échappement en cuivre auraient mérité d'être lustrés un peu. Dans l'habitacle, Sao aperçut la silhouette chapeautée du maître qui avait déjà pris place à bord. L'intendante grimpa sur le banc du conducteur et retira de dessous une casquette ornée de grosses lunettes qu'elle positionna soigneusement sur ses yeux. Le visage à moitié mangé par les lentilles énormes et le chignon gris dissimulé sous le couvre-chef râpé, la vieille n'en garda pas moins son air sérieux lorsqu'elle fit signe à Sao de la rejoindre. Celui-ci s'installa près d'elle, son baluchon sur les genoux, essayant de se faire petit malgré ses larges épaules.

Madame Rouva actionna un levier et un jet de vapeur suivi d'un sifflement rauque jaillit des tuyaux crasseux qui couraient le long de la carrosserie. Elle tourna ensuite un bouton et, appuyant sur une pédale, elle saisit le volant et démarra. Sao était déjà monté en voiture de nombreuses fois, principalement à l'arrière de grosses remorques avec ses camarades d'infortune, mais il n'avait jamais observé de si près leur fonctionnement. Il fallait dire que jamais il ne s'était imaginé qu'il aurait un jour l'opportunité d'être aux commandes. Cette idée lui coupait le souffle. Le véhicule était un modèle un peu daté – la voiture de son précédent maître ne dégageait pas tant de vapeur et cahotait moins sur la route – mais il allait à bonne allure et Sao se demandait quelle sensation cela lui ferait le jour où il serait au volant. Peut-être ne devait-il pas trop y penser, l'intendante n'avait fait qu'évoquer cette idée en passant, cela n'avait rien eu d'une promesse. On n'avait rien à promettre aux esclaves, de toute façon.

Alors qu'elle conduisait, madame Rouva expliquait à Sao comment fonctionnait le véhicule, et aussi comment se passait la vie au manoir.

« Je suis intendante, mais pas comme vous l'entendez sûrement. Je ne gère pas d'esclaves. À part vous, bien sûr. Monsieur Archenias a juste quelques employés à son service, tous libres : un lingeur, une cuisinière, un maître jardinier – vous travaillerez surtout avec lui, il va bientôt prendre sa retraite – et moi-même. Je vous les présenterai en temps voulu. »

Sao acquiesçait et répondait « Oui madame ». Il avait peine à croire ce qu'il entendait. Une maison où il serait le seul esclave. Une intendante qui l'appelait par son prénom. Cela semblait trop beau pour être vrai.

« Nous allons arriver, dit soudain madame Rouva, quand j'arrêterai la voiture, vous descendrez et ouvrirez la portière pour votre maître. Montrez-vous respectueux, ne le regardez pas dans les yeux, baissez légèrement la tête. C'est bien compris ?

— Oui madame.

— Bien, c'est bien. »

La voiture s'arrêta et Sao bondit de son siège. Il contourna le véhicule pour se positionner du côté de l'entrée du manoir et, d'un geste fluide, ouvrit la portière. Suivant les instructions de la vieille femme, il ne vit passer de son nouveau maître qu'une paire de bottes de cuir qui lui montaient jusqu'au-dessous des genoux et dont les motifs élégants comprenaient des inclusions de cuivre et de toiles de lin coloré. Quand monsieur Archenias l'eut suffisamment dépassé, Sao referma la portière et attrapa son sac de jute sur le banc. Il aperçut un domestique qui attendait sur le perron. Alors que le maître des lieux disparaissait à l'intérieur du manoir, Madame Rouva indiqua à Sao de la suivre.

Empruntant une petite allée de graviers, ils contournèrent le manoir, une grande bâtisse rectangulaire à la mode fréanienne construite sur le modèle des demeures bourgeoises de la capitale. Ses trois étages s'élevaient en un seul gros bloc percé de fenêtres aux linteaux sculptés. Il y avait quelque chose d'agressif dans cette architecture coloniale, imposante et symétrique, sans surprise. Seule la qualité de la pierre et des discrets bas-reliefs aux motifs organiques donnait un peu d'élégance à ce bâtiment qui semblait avoir poussé là du jour au lendemain, comme une plante sans racine. Des parterres de fleurs sauvages ornaient l'allée qui les conduisit à une petite porte de service.

L'intendante poussa l'épais panneau de bois et ils arrivèrent dans un vestibule étroit et lambrissé au bout duquel une porte était à demi masquée par un escalier de bois clair en colimaçon. L'intendante le gravit et Sao la suivit. Au premier étage, le palier s'ouvrait sur un couloir plus large, garni de tapisseries aux tons chauds et d'un parquet presque entièrement recouvert de tapis richement décorés. Plusieurs appliques en laiton éclairaient les murs d'une lueur orangée, chacune disposée près d'une porte en bois sculpté. Une ouverture plus large donnait sur l'escalier principal, que les domestiques n'empruntaient pas, juste en face d'une sorte de porte en fer forgé.

« À cet étage, expliqua madame Rouva, se trouvent la bibliothèque, le bureau, un petit salon, et les chambres d'invités. Pour l'essentiel de vos fonctions, vous n'aurez pas à venir ici, sauf lorsque le maître vous convoquera, bien sûr. »

Elle balaya le couloir d'un geste de la main rapide, signifiant à Sao qu'il n'avait pas besoin d'en savoir plus. Poursuivant l'ascension, elle guida Sao vers le couloir de l'étage supérieur, qui était tout aussi décoré que l'autre, mais plus large encore.

« Cet étage est réservé au maître : ses salles de sport et son atelier ainsi que sa chambre avec ses commodités s'y trouvent. Là encore, il y a très peu de chances que vous deviez y venir. »

Sao acquiesça en silence. Il remarqua la même porte en fer forgé, au milieu du couloir, en face de l'escalier principal. Profitant d'avoir une interlocutrice qui semblait patiente, il l'interrogea à son sujet.

« Ah, c'est l'ascenseur. Vous n'aurez pas le droit de l'emprunter, bien évidemment. En revanche, il vous faudra parfois l'entretenir. Y entendez-vous quelque chose en mécanique ?

— J'ai quelques bases, madame.

— Monsieur Grams, notre jardinier, vous expliquera. Ce n'est pas très compliqué, vous verrez. »

Sans lui laisser le temps de répondre, elle l'entraîna au troisième et dernier étage. Il s'agissait en fait des combles. Là, pas d'ascenseur ni de grand escalier, et encore moins de tapisseries aux murs. Seulement des petites portes de bois clair dans un couloir étroit et lambrissé parcouru d'un tapis en grosses fibres de lin, qui rappelait le vestibule par lequel madame Rouva et Sao étaient entrés. Bien que spartiate, l'endroit semblait propre et sain et sentait bon l'essence de pin.

« C'est ici que vous logerez. Votre chambre est tout au bout, là-bas. Les employés libres sont de ce côté-ci. Mais vous pourrez emprunter le couloir en même temps que nous, naturellement. Nous n'allons pas nous embarrasser des manières compliquées des autres maisons. »

Abasourdi, Sao se laissa guider jusqu'à une porte qu'il ouvrit et derrière laquelle il découvrit une minuscule chambre dans le même ton que le couloir, équipée d'un lit et d'une petite table sous laquelle était rangé un tabouret. Dans un coin du côté de la porte, un cabinet de toilette offrait le luxe d'un lavabo avec robinet. La faïence était un peu ébréchée, mais la vasque était propre et il n'y avait aucune trace de fuite sur les murs ou le sol de la chambre.

« Vos latrines sont de ce côté du couloir », dit madame Rouva en désignant une porte à l'extérieur de la chambre.

Sao franchit la distance en deux pas et observa avec curiosité cet espace que l'on avait désigné comme le sien. Dans la pièce d'à peine un mètre carré, un simple trou au sol dans un coin permettait d'évacuer ses besoins naturels. Une manette à côté intrigua Sao, mais il n'eut pas besoin de poser de questions car l'intendante expliqua :

« Vous ne connaissez pas ce système sans doute. Ce levier-ci dirige l'eau directement dans le trou, pour nettoyer les déjections. »

Elle désigna une grille fixée par des gonds à côté du trou et qui pouvait s'abaisser et se lever.

« Pour la douche, baissez la grille, et actionnez cet autre levier, plus haut. Attention à ne pas vous tromper surtout. »

Cette mise en garde la fit presque sourire, mais elle poursuivit sérieusement. Il y avait là un manche à racler et d'autres instruments pour l'entretien de ses sanitaires. Il serait seul responsable de leur propreté. Il n'y aurait de l'eau chaude qu'une seule fois par semaine. Elle lui indiqua enfin une autre pièce dans le couloir, du côté des domestiques libres, marqué par une pancarte avec un symbole rouge.

« Notre bain de pierres chaudes. Le maître vous autorise à un bain de chaleur par mois. Nous verrons plus tard le calendrier. Rappelez-vous juste qu'après votre passage vous devrez nettoyer intégralement le bain, c'est entendu ?

— Oui, madame.

— Bien, je vous laisse prendre possession de votre chambre. Naturellement, la vôtre n'a pas de clé. »

Elle montra une horloge dans le couloir, la seule décoration avec les appliques en zinc.

« Rejoignez-moi dans le vestibule du rez-de-chaussée dans dix minutes.

— Entendu madame. »

L'intendante disparut dans l'escalier, et Sao poussa enfin un soupir incrédule. Il avait entendu parler de maisons où les esclaves n'étaient pas traités comme des bêtes de somme, mais il n'aurait jamais imaginé qu'un jour il en intégrerait une. Les esclaves comme lui, que l'on employait à effectuer les

travaux difficiles dans les champs ou les carrières, n'étaient jamais mélangés au personnel de maison. Le plus souvent, ils dormaient tous dans un dortoir immense et partageaient des sanitaires communs à la limite de l'insalubrité.

Sao rentra dans sa chambre et regarda autour de lui. La pièce était à peine plus grande qu'un placard, mais elle n'était rien que pour lui. Avait-il déjà dormi dans un espace qui lui était réservé ? À part les fois où il avait passé plusieurs jours à l'isolement pour s'être montré indiscipliné, il n'en avait pas souvenir. La tête lui tournait presque à l'idée de goûter au luxe d'un espace privé, et il aurait pleuré de joie s'il n'était pas retenu par la crainte que tout ceci puisse lui être repris du jour au lendemain. Il devait rester sur ses gardes, il n'avait pas encore tout vu. Surtout, il n'avait pas encore rencontré le maître.

Chassant cette pensée de son esprit, il vida son sac de jute sur le petit lit. Un peigne de bois, un pain de savon grossier, une brosse à dents et un pot de poudre à laver, une serviette trop petite pour se la nouer autour de la taille, une paire de chaussettes et un caleçon court de rechange. C'était toujours la même chose, mais cette fois-ci, il avait un endroit où il pouvait les entreposer proprement, au lieu de tout fourrer dans le sac et de le coincer sous sa couche. Il déposa le savon, le peigne, la brosse à dents et la poudre sur le rebord du lavabo, et suspendit la serviette à un clou juste à côté. Les sous-vêtements trouvèrent une place dans le tiroir de la petite table, et le sac de jute fut accroché au pied du lit. Ses gestes étaient méthodiques, presque révérencieux, comme pour savourer le plaisir d'occuper l'espace tant qu'il le pouvait.

Quand tout fut en ordre, Sao fit couler un peu d'eau et s'en aspergea le visage. Elle était froide, mais il n'y prêta pas attention ; elle ne coulait que pour lui.

UN MAÎTRE

Lorsque Sao rejoignit l'intendante au rez-de-chaussée, celle-ci acheva de lui faire faire le tour du propriétaire. Elle lui indiqua rapidement le grand salon, la salle à manger et le jardin d'hiver ; autant d'endroits qu'il fréquenterait assez peu, sauf peut-être pour quelques tâches d'entretien des systèmes de chauffage ou d'éclairage.

L'essentiel de la visite fut consacré à la cuisine. Cette pièce immense était carrelée du sol au premier tiers du mur et servait aussi de salle de repos pour le personnel. Un complexe système de clochettes et de sifflets à vapeur était relié aux différentes pièces de la maison, permettant au maître de solliciter les services des domestiques à tout moment. Sao était comme hypnotisé par les petits objets de cuivre luisants, les tuyaux qui disparaissaient dans les murs après les avoir parcourus dans un enchevêtrement de métal. Madame Rouva lui en expliqua le fonctionnement, sans prendre le temps de s'assurer que l'esclave arrivait à suivre son débit de parole, et Sao se contenta de retenir qu'il devait se présenter au lieu indiqué lorsqu'on le lui dirait, que ce soit de vive voix ou via ce système d'alarme. Les clochettes correspondantes à la pièce d'où venait l'appel étaient marquées d'un symbole en plus d'un nom en toutes lettres, ce qui l'arrangeait bien puisqu'il ne savait pas lire.

« Encore une chose à laquelle nous devons remédier », avait dit madame Rouva avec un claquement de langue agacé lorsque Sao lui fit part de ce problème.

Sao ne savait pas trop en quoi lire pourrait bien lui être utile pour servir son nouveau maître, mais il se réjouissait d'avance d'acquérir cette nouvelle compétence, dont l'apprentissage était refusé à la majorité des esclaves uriés.

L'intendante lui expliqua que tout le personnel prenait ses repas ensemble en cuisine et que, pour simplifier l'organisation de l'emploi du temps, il serait autorisé à manger en même temps que les autres.

« Trois repas par jour, à cinq heures, onze heures trente, et dix-huit heures », lui dit-elle.

Sao s'étonna que le maître mangeât si tôt, mais avec un sourire indulgent, l'intendante lui fit remarquer que la domesticité mangeait avant monsieur Archenias, pour ne pas bâcler le service. Cela lui sembla une excentricité particulière, mais il se dit qu'il n'avait jamais côtoyé le personnel libre d'une maison. Peut-être que seuls les esclaves de main-d'œuvre mangeaient les restes une fois que tout le monde était couché.

Alors que Sao admirait les casseroles de cuivre suspendues au mur, une jeune femme d'une vingtaine d'années à la peau ébène et aux longs cheveux coiffés en fines tresses entra par la petite porte qui donnait sur le garde-manger. Elle avait les bras chargés d'un sac de tubercules.

« Oh ! dit-elle en voyant Sao et madame Rouva, il me semblait bien que vous étiez rentrée ! »

Elle déposa ses tubercules sur le plan de travail et tendit une belle main fine à l'esclave. Celui-ci jeta un regard hésitant vers l'intendante avant de serrer la main de la jeune femme d'une poignée faible.

« Bienvenue, dit-elle avec un grand sourire. Je suis Emeris, c'est moi qui suis en charge de la cuisine. »

Elle relâcha la main de Sao et celui-ci la regarda, la bouche béante, incapable de savoir comment il était censé se comporter dans une telle situation. Emeris émit un léger rire et ce fut la vieille femme qui prit la parole.

« Merci pour cette introduction, je vous présente Sao. Il n'est pas très habitué aux usages de notre maisonnée.

— Pardonnez-moi, bafouilla l'esclave. Je suis honoré d'être au service de cette maison, madame.

— Tu ne vas pas m'appeler madame ! s'exclama la jeune femme en nouant ses tresses en un chignon. Tu peux m'appeler...

— Mademoiselle Emeris, coupa l'intendante, cela conviendra très bien. »

Comme si cette première rencontre avait donné l'alerte, les autres membres de la domesticité firent leur entrée dans la cuisine, chacun à leur tour. Il y eut d'abord monsieur Grams, le jardinier, qui réserva à Sao un accueil tout aussi aimable que celui de la cuisinière. Il était un peu voué, avec des cheveux blancs et un fort accent de la Province Mère, dont il était originaire. Lorsqu'il se fut présenté, il s'installa à la table autour de laquelle les domestiques avaient l'habitude de se réunir. Sortant une pipe de son veston, il entreprit de la bourrer de tabac tout en conversant avec la cuisinière de ce qui poussait dans le jardin. Il s'agissait plus d'un monologue que d'une conversation, mais la jeune femme souriait tout en épluchant ses tubercules. Sao resta planté debout, attendant le signal de l'intendante pour la suite, lorsqu'une dernière personne franchit la porte, manquant de le faire sursauter de stupeur. Il crut d'abord qu'Emeris se trouvait à deux endroits à la fois. Il lui fallut quelques secondes d'observation éberluée pour constater que c'était un jeune homme qui venait d'entrer, les bras chargés d'une pile de torchons propres. Il avait la même peau très sombre, les mêmes cheveux tressés, le même visage aux traits fins. Ses yeux, du même vert, étaient en revanche emplis d'animosité et de dédain.

« Ah ! s'exclama madame Rouva, voici le dernier membre de notre petite compagnie. Timos, je vous présente Sao, qui aidera monsieur Grams dans son travail. Sao, Timos est le linge du manoir. »

Le jeune homme, qui venait de ranger ses torchons dans une armoire, ne prit pas la peine de tendre la main à Sao et il eût été inconvenant que l'esclave prenne l'initiative d'un tel geste. Comme le linge le toisait du regard, Sao baissa les yeux.

« Ne compte pas sur moi pour te traiter autrement qu'en esclave, l'Urié. Monsieur Archenias est trop généreux de t'accorder une place parmi nous.

— Timos ! le rabroua Emeris d'un ton scandalisé.

— Les choix du maître n'ont pas à être discutés, expliqua madame Rouva d'une voix ferme. Je vous prierai de vous montrer correct avec Sao. Je ne tolérerai aucun débordement. »

Le jeune homme haussa les épaules et se détourna de l'esclave, quittant la cuisine aussi vite qu'il y était entré.

« Ne fais pas attention à mon frère, dit Emeris en s'adressant à Sao. Il va finir par s'y faire. »

L'esclave osa lever vers elle des yeux reconnaissants, mais ne répondit pas. Cette forme d'interaction, aussi humiliante fût-elle, lui était beaucoup plus familière que l'accueil chaleureux qu'il avait reçu jusqu'à présent. Il se disait que l'hostilité de Timos lui servirait de garde-fou, une façon de lui rappeler quelle place était la sienne. Il ferait avec.

Profitant du temps qui restait avant le dîner, monsieur Grams entraîna Sao dans le jardin pour lui expliquer ce qui était attendu de lui. Clopinant à travers les allées fleuries, le vieil homme entreprit de vérifier les connaissances de Sao en matière de plantes. À chaque mauvaise réponse, monsieur Grams semblait se décomposer davantage. Sao se demandait ce qu'il faisait ici, acheté pour réaliser un travail pour lequel il ne semblait pas qualifié. Il repensait à sa minuscule chambre, au bain de chaleur et surtout à la possibilité d'apprendre à lire et à conduire. Il lui faudrait des jours, peut-être même des semaines pour être à même de seconder monsieur Grams correctement. Mais, quel que soit l'effort que cela lui demanderait, il le ferait. Il avait beaucoup trop à perdre.

Pourtant, le jardinier – s’il avait d’abord semblé un peu déconfit face aux lacunes de Sao, avait déjà retrouvé le sourire.

« Je comprends bien ce que fait monsieur Archenias. Je vais t’apprendre mon métier, et quand je serai à la retraite il n’aura pas besoin de payer quelqu’un pour me remplacer. Tu seras là. C’est comme ça maintenant.

— Vous travaillez ici depuis longtemps, monsieur ? osa demander Sao, mis en confiance par la gentillesse que semblait lui témoigner le vieil homme.

— Oh, ça va faire deux ans maintenant. À ce qu’il paraît, quand le jeune monsieur Archenias a hérité du manoir de son vieil oncle, il a vendu tous les esclaves et renvoyé les domestiques. Ils ont trouvé ça bizarre dans le coin, mais moi et pis les autres ça nous a fait une bonne place. Y a que madame Rouva qu’est restée de ce temps-là. Elle était lingère à l’époque.

— Pourquoi revenir aux esclaves, alors ?

— Si je sais ! Peut-être parce que c’est moins cher en fin de compte. Enfin, tout ça, c’est des suppositions, hein. Peut-être qu’il va pas tous nous remplacer, contrairement à ce que semble craindre Timos. »

Sao choisit de ne pas insister, même si la question le préoccupait. Tout ce qu’il pouvait apprendre sur son nouveau maître et le fonctionnement de cette maison était bon à prendre, mais il marchait sur des œufs, et se montrer trop curieux était incompatible avec la déférence qu’il devait aux domestiques. Aussi, bien que le jardinier semblât du genre bavard, Sao ne chercha pas à le faire parler davantage.

Pour le dîner, Sao prit place à côté de monsieur Grams. En face d’eux se trouvaient Emeris et Timos, et madame Rouva présidait en bout de table. La cuisinière avait préparé une sorte de ragoût de rutabagas et de pommes de terre bien épicé. Plutôt habitué aux légumes bouillis et au pain de la veille, l’esclave se demanda s’il avait jamais mangé quoi que ce soit d’aussi savoureux.

Malgré le ton plutôt jovial des domestiques qui discutaient entre eux, Sao resta silencieux. Personne ne lui posa de questions et il put se repaître autant du délicieux repas que de la bonne humeur ambiante. Seuls les regards hostiles que le linge lui lançait de temps en temps venaient troubler un peu sa tranquillité, mais Sao parvint à les ignorer.

Lorsque vint le moment du dîner du maître, Emeris et madame Rouva se chargèrent du service et les hommes retournèrent à leurs occupations moins pressantes.

« Je vais dépoussiérer les livres dans la bibliothèque », annonça Timos en quittant la cuisine.

Comme Sao lançait un regard étonné au jardinier, celui-ci sourit et expliqua :

« On n’est pas très nombreux pour une si grande baraque. Alors chacun en fait un peu plus que son poste habituel. En plus du linge, Timos s’occupe de tout ce qui concerne la propreté du manoir. Y a qu’un seul maître à servir, alors on s’en sort pas trop mal. »

Comme pour illustrer cela, Monsieur Grams demanda à Sao de s’occuper de l’entretien de la cheminée du petit salon et resta près de lui pour superviser son travail. Étonnamment, il se trouva soulagé d’exécuter enfin un peu de travail manuel. Celui-ci était bien moins éprouvant que ce dont il avait l’habitude, mais il requérait une forme d’attention qui n’avait rien d’abrutissant, contrairement à la plupart des tâches qu’il avait effectuées dans ses autres maisons.

Lorsqu’ils eurent fini, madame Rouva vint les trouver.

« Sao, veuillez me suivre dans le bureau, monsieur Archenias vous y attend. »

Sao acquiesça. Il ne put réprimer une petite bouffée d’angoisse à l’idée de rencontrer formellement son acheteur. Il se sentait comme un imposteur dans cette maison, arrivé là par erreur, bénéficiant de

privilèges trop importants, et se trouver face au maître n'avait jamais été une bonne expérience pour lui. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer que monsieur Archenias regrettait déjà son achat. Alors qu'il suivait l'intendante à pas prudents sur le tapis du couloir du premier étage, il imaginait déjà comment le maître lui annoncerait qu'il ne ferait pas l'affaire, lui ordonnerait de préparer son paquetage pour les prochaines enchères. Il secoua la tête. C'était ridicule. Il n'avait pas eu le temps de faire ses preuves. Sans doute que le maître, qu'il en soit satisfait ou non, ferait tout pour rentabiliser son investissement. Il y avait bien des choses qu'il pouvait faire au manoir pour être utile.

Il prit une inspiration pour se donner du courage et chasser ces pensées absurdes de son esprit. Madame Rouva ouvrit la porte du bureau et fit un pas de côté pour le laisser passer. Sao manqua de trébucher en entrant, et son visage s'empourpra d'embarras. Il avança en gardant les yeux rivés sur le sol et s'arrêta au milieu de la pièce. De son regard baissé, il ne percevait que les motifs en arabesques du tapis épais qui recouvrait le parquet, les pieds sculptés du bureau et ceux du maître, assis derrière, enfermés dans les mêmes bottes qu'il avait aperçues un peu plus tôt. Il entendit la porte se refermer derrière lui et sut, sans avoir à se retourner, qu'il était seul avec monsieur Archenias. Il sentit ses mains devenir moites. Trop souvent, il avait vécu cette situation, trop souvent cela s'était terminé par un châtement corporel, son envoi au chantier ou sa mise en vente.

Il tâcha de se rassurer : il venait à peine d'arriver, il n'avait pas encore pu fâcher qui que ce soit...

« Saomara Otehe, résonna une voix étonnamment jeune et douce, madame Rouva me dit que nous pouvons t'appeler Sao, c'est bien ça ? »

— Comme il plaira à monsieur, répondit Sao sans lever les yeux.

— Je vois que nous sommes ta neuvième maison. Et tu es allé cinq fois au chantier public. Peux-tu me dire pour quelles raisons ? »

Sao eut un frisson. La voix douce avait quelque chose de glaçant, calculateur. Il n'était pas habitué à cela. Dans les maisons où il avait servi, les intendants et les maîtres étaient le plus souvent ouvertement agressifs pour les premiers et simplement indifférents pour les seconds. Les maîtres posaient des questions d'une voix lasse, comme pour vérifier les informations que leur avaient rapportées leurs domestiques, et ils administraient les sentences comme on signe un contrat sans prendre la peine de le lire. Cette voix-ci n'était pas lasse : elle exigeait des réponses précises. Sao devait choisir ses mots avec soin et ne surtout pas mentir : Archenias n'aurait eu qu'à vérifier auprès des anciens maîtres de Sao que celui-ci disait vrai ou non.

« Je me suis montré indiscipliné, monsieur. Plusieurs fois.

— Et comment puis-je savoir que tu ne recommenceras pas chez moi ? »

Comme s'il avait été piqué par la question, Sao releva la tête. Il voulait que son nouveau maître puisse lire sur son visage que ses intentions étaient sincères. Il regarda Archenias droit dans les yeux. Il eut un sursaut de surprise : ils étaient vairons. « Démon », songea-t-il avant de balayer cette pensée de son esprit et de détourner le regard. Il prit une petite inspiration et répondit :

« Je me suis montré indiscipliné par le passé auprès d'intendants et de maîtres qui étaient injustes avec mes semblables, monsieur. »

Il y eut une pause durant laquelle Sao n'entendait que les battements affolés de son cœur.

« Qu'est-ce qu'un maître injuste ? » demanda alors Archenias.

Il s'était assis plus confortablement dans son fauteuil, une main sous le menton, regardant Sao avec un petit rictus amusé. Il avait un beau visage, de ces visages encore un peu arrondis, qui sortent tout juste de l'adolescence, comme les modèles que l'on voyait parfois sur les tableaux dans les grandes maisons. La bouche bien dessinée à la moue charmante, la joue lisse, le sourcil fier... Mais son regard asymétrique était froid.

L'esclave baissa de nouveau les yeux. Il savait que quoi qu'il dise, il risquait de contrarier le maître.

« Si je puis me permettre, je crois que monsieur n'a pas besoin de l'avis d'un simple esclave pour savoir ce qui est juste ou non, finit-il par répondre.

— Astucieux, fit Archenias en laissant échapper un petit rire. Mais ce n'était pas la question. »

Sao sentit une sueur froide lui couler le long de l'échine.

« Un maître injuste..., c'est un maître qui s'amuse du malheur de ses inférieurs, répondit-il en bafouillant. Un maître injuste, c'est un maître qui se sert de son pouvoir sur les autres et joue avec eux comme avec des pions, monsieur.

— Mmh, un maître qui pose des questions auxquelles il n'y a pas de bonne réponse ? » demanda Archenias.

Son regard avait légèrement changé, mais Sao ne sut dire comment au juste, ni si c'était une bonne ou une mauvaise chose pour lui.

Il restait debout, immobile et silencieux, incapable de détacher tout à fait son regard de celui de son maître. Sans le fixer directement dans les yeux, son attention était happée par les prunelles vertes et marron. Encore une fois, il pensa « démon », comme un écho de son enfance, et il frissonna. Enfin, monsieur Archenias se leva d'un geste lent, fit le tour de son bureau et s'y appuya avec nonchalance, les bras croisés sur la poitrine. Dans son angoisse de se retrouver face au maître, Sao n'avait pas même prêté attention à son accoutrement, pourtant assez inhabituel pour la région. Archenias portait une sorte de turban multicolore agrémenté de perles et de médaillons en cuivre. Une chemise à jabot écru dont les manches s'évasaient aux poignets et un veston en cuir retourné brodé avec finesse épaississaient un peu sa silhouette svelte. Ses jambes, croisées aux chevilles, étaient dissimulées dans un pantalon bouffant en soie moirée qui disparaissait dans ses bottes de cuir bariolées. L'ensemble était élégant et lui donnait une allure princière. Lorsqu'il rompit le silence, sa voix était sévère :

« Approche. »

Sao s'exécuta, avançant de quelques pas, les yeux rivés sur le visage d'Archenias sans pour autant soutenir son regard.

« À genoux. »

Il obéit encore, fléchissant lentement un genou, puis l'autre. Cette position l'obligeait à rompre le contact visuel : lever la tête aurait semblé un affront trop grand, et ses efforts pour garder sa dignité étaient à eux seuls des petits défis. Le maître fit un pas en avant. Sao déglutit. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de la soie moirée.

Monsieur Archenias se pencha alors, approchant ses lèvres tout près de l'oreille de Sao, et il murmura :

« Je peux te demander ce que je veux, Saomara Otehe. Une seule petite erreur, et je t'offre gratuitement à l'administration provinciale. Je suis sûr que les maîtres d'œuvre du chantier seront ravis de te revoir. »

Puis, s'accroupissant soudain en face de Sao comme l'aurait fait un enfant curieux, il posa un doigt presque tendre sous son menton et demanda avec une drôle de petite moue :

« Est-ce que c'est injuste, Sao ? »

L'intéressé retenait son souffle. Les yeux légèrement écarquillés, il secoua la tête avec vigueur avant de répondre d'une voix à peine audible :

« Non, monsieur.

— Parfait ! » s'exclama alors le maître d'un ton soudain joyeux.

Et, se relevant d'un bond, il alla s'asseoir sur son bureau, attrapa une tasse qui avait dû être déposée là un peu plus tôt par madame Rouva et but une gorgée en fixant Sao d'un regard malicieux.

« Ce sera tout pour ce soir, dit-il d'une voix enjouée. Bonne nuit, Sao !

— Merci, maître », bredouilla Sao en se relevant avant de s'incliner et de sortir d'un pas chancelant.

Lorsqu'il referma la porte du bureau derrière lui, il tremblait de tous ses membres. C'était lui son nouveau maître ? Un homme capable de passer de la menace froide au ton badin en un clignement de paupières ? Comment savoir ce qui pouvait déclencher la colère d'un tel personnage ?

Madame Rouva l'attendait dans le couloir et lui jeta un regard impassible. Elle le conduisit jusqu'à l'escalier et lui expliqua qu'une alarme automatique installée à l'étage des domestiques le réveillerait à temps pour qu'il prenne son petit-déjeuner. Après cela, elle lui enjoignit d'aller se coucher. Il obéit, hochant faiblement la tête avant de gravir les marches qui menaient jusqu'à sa chambre.

Il atteignit le palier d'un pas encore mal assuré, essayant de comprendre ce qu'il venait de se passer. Craignant de rendre son dîner, il entra dans la minuscule salle d'eau. La pièce exigüe lui donna une sensation d'étouffement qu'il ignora du mieux qu'il put. À genoux au-dessus du trou d'évacuation, il ferma les yeux, se concentrant sur la sensation nauséuse qui l'assailait par vague et lui donnait des sueurs froides. Comme rien ne venait, il alla chercher son savon et sa serviette dans sa chambre et se contenta d'une douche glacée qui parvint à le calmer un peu. Lorsqu'il referma enfin la porte de sa chambre derrière lui, il poussa un soupir de soulagement.

Friedhelm Archenias devait être fou. C'était la seule explication qu'il trouvait à cette étrange entrevue. Sans qu'il eût seulement élevé la voix ni menacé de quelque châtement corporel que ce fût, ce maître lui avait semblé plus terrifiant que tous les autres avant lui. Il se demandait à quel point trois repas par jour, un lit douillet et une douche pour lui tout seul valaient d'être à la merci d'un tel personnage. Mais l'alternative, c'était le chantier. Et Archenias le savait. Il n'y avait pas d'autre issue que l'obéissance.

L'espace d'un instant, sa petite chambre confortable lui sembla oppressante. Une sorte de veilleuse y était allumée en permanence, et la pièce à peine éclairée par une toute petite lucarne était baignée d'une faible lumière rougeoyante. Seule l'odeur de l'essence de bois qui tapissait le sol et les murs avait quelque chose de rassurant, propre et sain. Sao se glissa dans son lit et ferma les yeux. Aussitôt, des images du regard vert et marron de son maître vinrent l'assaillir. Il avait eu bien du mal à ignorer cette particularité physique d'Archenias lors de son entretien avec lui. Il ne pouvait s'empêcher d'y repenser en cet instant. Il frémit.

Quand il n'était encore qu'un enfant, sa mère lui racontait les légendes de son peuple, le soir en secret. Sur l'exploitation où elle travaillait et où il était né, les Uriés étaient réprimés avec force lorsqu'ils faisaient la moindre référence à leur culture. Alors, elle lui racontait ces contes dans le creux de l'oreille, quand tout le monde dormait. Dans ces histoires, il n'était pas rare qu'une créature malfaisante ou fantastique ait la particularité d'avoir les yeux de deux couleurs différentes. Sao se rappelait notamment la légende du prince au deux visages, un lézard transformé en homme et qui séduisait la fille d'un roi, l'épousait, et finissait par la dévorer avant d'être reconnu pour le monstre qu'il était. Les fins variaient, parfois le lézard était lynché par les domestiques après que la princesse eut enfanté des milliers de petits reptiles, d'autres fois il épousait le page qui l'avait reconnu avant de le dévorer à son tour, mais le plus souvent il finissait par s'enfuir dans les montagnes et terrorisait les voyageurs avec son regard asymétrique et sa langue fourchue.

Sao frissonna à nouveau. Ces yeux-là n'étaient jamais un bon présage. Avant l'arrivée des Fréaniens, les enfants uriés aux yeux vairons étaient élevés en paria, destinés à devenir sorciers. Ils prédisaient le futur et parlaient avec les morts et les animaux. La communauté avait besoin d'eux, mais il valait mieux les garder à distance.

L'esclave avait réussi à faire abstraction du regard de monsieur Archenias, mais il y avait quelque chose chez cet homme qui évoquait la duplicité, la fausseté et la tromperie. Son beau visage de jeune homme et ses habits raffinés contrastaient avec son sourire glacé et son ton calculateur, tout comme la légèreté de ses derniers mots contrastait avec les menaces proférées au creux de l'oreille de Sao.

Il avait beau se dire que ce n'était pas possible, Sao avait du mal à s'ôter de la tête qu'il y avait quelque chose de surnaturel chez Archenias. Peut-être était-il plus simple de mettre son caractère imprévisible sur le compte d'une origine démoniaque ou d'un maléfice. Contre cela, il existait des charmes et des potions. Contre la folie d'un homme libre, que pouvait bien faire un esclave ?

Le simple fait que Sao se soit retrouvé là, dans cette maison confortable, à occuper un poste pour lequel il n'avait pour l'instant que très peu de prédispositions, était déjà une fantaisie en soi. Si on ajoutait à cela l'idée de lui apprendre à conduire et à lire alors qu'il était là pour travailler au jardin, plus rien n'avait de sens. Il ne comprenait pas ce qu'Archenias avait bien pu voir en lui. Peut-être n'avait-il même pas réfléchi avant de lever la main pour surenchérir. Pour Sao, seule l'excentricité d'un maître impulsif pouvait conduire à une telle situation. Ou alors Archenias avait vu en cet esclave rendu vulnérable par de nombreux rachats l'opportunité d'asseoir tout à fait son pouvoir. Il aimait jouer sans doute, si Sao en jugeait par ses réactions lorsqu'il lui avait répondu. En plus d'être un serviteur utile, l'esclave était pour lui une distraction.

La perspective d'obéir au doigt et à l'œil de ce maître capable de lui demander n'importe quoi révoltait Sao. Mais il se rappelait sa promesse, il savait ce qui était en jeu. Il ne pouvait pas se permettre de finir au chantier. Pas après en être revenu tant de fois.

Sa volonté ainsi raffermie, il chassa Archenias, le prince-lézard et tout le reste de son esprit. Prenant une profonde inspiration, il laissa la fatigue de cette journée mouvementée prendre le dessus sur son corps et, bientôt, le sommeil l'envahit.

*Ortweitstark, capitale de la Province Mère
An 732 de l'ère Fréane*

Madame l'Administratrice en cheffe de la Province 23,

Je me permets de vous faire part de mon inquiétude quant à l'application du décret pour l'assimilation culturelle (n° D524-13) qui fait partie du processus habituel de colonisation. Il me paraît délicat en l'état actuel des choses de mettre en œuvre une telle mesure à l'échelle où nous l'espérons et avec les méthodes que nous avons évoquées lors de notre dernière assemblée.

La Province 23 étant la dernière intégrée à l'empire de Fréane, il me semble difficile d'espérer en effacer toute trace de barbarie dans les délais proposés par votre administration. Comme pour les vingt-deux provinces avant lui, ce territoire doit être intégré avec douceur au reste de l'empire. Le temps a toujours été notre meilleur allié en ce qui concerne nos politiques d'intégration. Nos prédécesseurs ont démontré à quel point la robustesse et la constance de notre système d'administration ont permis l'extension sûre et durable de l'empire, pérennisant les conquêtes passées de nos glorieux empereurs et impératrices. Je l'ai évoqué en séance, punir systématiquement tout emploi de son ancien nom et toute pratique culturelle indigène me paraît une tâche laborieuse, vaine, et surtout extrêmement coûteuse. Les natifs de la Province 23 font preuve d'un caractère rétif et pugnace, une opposition trop ferme risquerait d'être contre-productive.

L'ancienne nation de Kalta – je me risque à inscrire ici ce nom proscrit – se fondra dans Fréane pour devenir la Province 23 par l'emploi systématique par nos institutions de sa nouvelle appellation et, surtout, par la force de notre patience. C'est ainsi que nous avons toujours procédé, avec le succès que nous connaissons. N'oubliez pas que le Grand Esprit a désigné notre empire pour qu'il soit la mère de tous les peuples, et la vertu principale d'une mère n'est-elle pas de se montrer patiente avec ses enfants ?

*Mes plus sincères et respectueuses salutations,
Markus Listig-Feigel
Secrétaire au Conseil des peuples*